

AKRAM MUSALLAM

L'Histoire  
du scorpion qui  
ruisselait de sueur

*Traduit de l'arabe (Palestine) par Stéphanie Dujols*

Sindbad



*Pierre Bernard, fondateur*

*A ceux qui ont perdu leurs membres  
dans une guerre, ou à cause d'une  
erreur médicale, ou une faute  
historique, ou même un vieux clou  
rouillé !*

## I

### FIN DE L'ANNÉE 1988 : NAISSANCE DU SCORPION

Nous étions adolescents. Elle est venue me voir au “dancing” en début de soirée. Elle est venue à l'improviste, après un premier échange très laconique. Elle a dit qu'elle voulait me montrer un scorpion qu'elle venait de se faire tatouer juste en bas de la colonne vertébrale.

Elle portait un jeans bleu délavé et un t-shirt rouille qui découvrait sa taille jusqu'en haut du nombril. Nous nous sommes assis au bord de la scène où jouaient les orchestres – c'est là que je dormais, sur un matelas rudimentaire. Elle s'est retournée, s'est penchée en avant et a écarté son jeans du bout des doigts pour dévoiler le tatouage. Je ne le voyais pas bien. L'ayant compris toute seule, elle s'est débarrassée de son jeans. Un petit scorpion bleu marine est apparu, couché sur un corps de la couleur du sable du bord de mer, un corps qui en disait long, très long, sur ses intentions frivoles.

J'ai tâté le scorpion, je l'ai tâté avec insistance, comme une énigme indéchiffrable nécessitant encore et toujours plus d'éclaircissements. Quant à elle, elle a éclairé ma lanterne – je veux dire que les choses ont effectivement évolué cette nuit-là de la façon dont elles évoluent en général dans ce genre de situation. Son scorpion-tatouage était pour moi un prélude à son corps.

Le “concert” s’est entièrement déroulé sur cette vaste scène réservée aux orchestres : un demi-cercle de cinq mètres de diamètre, tapissé de moquette rouge, au centre de la grande salle. Le mur surplombant la scène était recouvert d’un miroir. Je ne sais pas ce qui m’a pris à la fin de la nuit, je l’ai fait se lever, toute nue, et j’ai plaqué son corps contre le miroir (face contre lui, dos vers moi). J’ai tiré de son petit sac à main un tube de rouge à lèvres avec lequel j’ai suivi le contour de ses hanches, puis je l’ai attirée doucement vers moi : un vide bien net a surgi entre deux lignes rouges dessinant ses courbes avec une extrême précision. Ensuite elle est montée dans sa chambre, quelque part dans le bâtiment au-dessus du dancing, et le lendemain, comme elle m’avait dit la nuit au moment du baiser d’adieu, elle est rentrée chez elle, à Paris.

Elle s’est volatilisée. Ni trace ni adresse. Sans ces marques de rouge à lèvres que j’ai trouvées le matin au centre du miroir, j’aurais pu croire à un rêve.

Dans la journée mon responsable est passé – j’étais simple employé au dancing. Découvrant les deux lignes de ce corps adolescent sur la paroi du miroir, il a cédé à sa curiosité avec une forme de diplomatie.

— Tu dessines ?

— J’essaie, ai-je répondu.

— T’essaies avec du rouge à lèvres ? a-t-il poursuivi avec une évidente surnoiserie.

Nous nous sommes mis à sourire, chacun pour ses raisons, et j’ai effacé ce qu’il restait du corps avec un mouchoir en papier.

Du temps a passé, puis elle a commencé à me revenir en rêve, très souvent, couchée à mes côtés comme cette nuit-là. Aussitôt que je commençais à palper son tatouage, il me filait entre les doigts comme un vrai petit scorpion bleu marine, glissait le long des courbes de l’arrière de son corps et détalait sur le tapis rouge en direction du miroir. Arrivé juste en bas, il cherchait obstinément à grimper vers le corps crayonné au rouge à lèvres.

Il essayait des dizaines et des dizaines de fois, comme s'il voulait à tout prix reprendre sa place de tatouage sur ce corps : un vrai scorpion sur un corps-dessin ! Mais la paroi du miroir, trop lisse, tournait toutes ses tentatives en une entreprise acharnée, quelque chose de l'ordre de l'impossible, de l'absurde, la folie, la bêtise, je ne sais pas... En tout cas c'était épuisant, tragique, tuant pour ainsi dire.

Etrangement opiniâtre, le scorpion tentait et retentait sa chance, se hissant, se cramponnant, puis dégringolant de tout son long, et moi je restais là à l'observer jusqu'à ce que la fatigue le terrasse. Il s'acharnait à en ruisseler de sueur, puis il s'effondrait sur le dos, remuant la tête et les membres avec une lenteur désespérée, mécaniquement, comme avant le dernier soupir... C'est là précisément que je me réveillais, la gorge sèche, baignant dans ma sueur, terrassé de fatigue.

N'était-ce pas là un rêve romanesque, ou un rêve de roman ? Combien de fois me le suis-je demandé ! Il me semblait toujours que la réponse était "oui" et j'ai souvent eu des velléités : je tentais, je retentais, et puis soudain j'hésitais, je tergiversais, je remettais à plus tard, toujours plus tard.